

Il convient donc d'en appeler du Rosny de 1915 au Rosny qui écrivait, dans le *Journal* du 24 août 1921, un article intitulé : *Le « Journal des Goncourt » paraîtra sans doute plus tôt qu'on ne le pense*, article où on lisait entre autres choses :

« L'Académie Goncourt tout entière désire vivement voir paraître le « Journal » et il paraîtra sans doute plus tôt qu'on ne le pense. »

L. DX.

§

La secrétaire de Liszt : Marie Jaëll. — Les grandes vocations et les grandes œuvres ne sont pas toujours nécessairement celles qui font le plus de bruit. Un écho de dix lignes dans le *Figaro*, une nécrologie de vingt lignes dans le *Temps*, nous apprenaient, au commencement de février, la mort, à 81 ans, à Passy, où elle s'était retirée, d'une artiste un peu oubliée, M^{me} Marie Jaëll, veuve du pianiste Jaëll, elle-même compositrice et virtuose en renom, et qui fit autorité naguère, et aujourd'hui encore, dans le monde de l'enseignement musical. Elle fut, de longues années durant, la secrétaire de Liszt, et, après la mort du maître, la dépositaire de ses œuvres, inédites ou inachevées, et la fervente propagandiste de ses idées sur l'art.

Alsacienne d'origine et passionnément attachée à sa petite comme à sa grande patrie, jamais vocation ne se montra plus précoce ni plus déterminée que la sienne. A quatre ans, elle désertait de longues heures l'école ou le foyer familial pour suivre, extasiée, les psalmodies chantantes des mendiants des rues ou l'humble mélodie, aux carrefours, des orgues de Barbarie. A douze ans, elle remportait son premier prix de piano au Conservatoire, et, à 20 ans, son renom de virtuose était consacré dans le monde entier. Son mariage avec le pianiste Jaëll, l'amitié cordiale que lui témoignèrent successivement et en particulier Rubinstein et Saint-Saëns, achevèrent d'établir sa réputation.

Sa gloire d'exécutante égalait à ce moment, voilà une quarantaine d'années, celle des Diémer et des Paderewski, des Cortot, des Yves Na et des Lucie Caffaret. Les chroniqueurs célébraient sa belle tête sculpturale, au front lumineux, les yeux transparents dans leurs orbites profondes, les mains délicates dont la sensibilité était développée à l'extrême, dont la conscience vibrante était telle qu'elles en devenaient presque immatérielles, et qu'aux jours où l'âge n'avait pas encore porté atteinte à leur vigueur d'expression (l'infortunée virtuose devait être victime de bonne heure, hélas ! de la « crampe des pianistes »), elles captivaient l'œil lui-même par leur vie intense et leur jeu prodigieux. « Un cerveau de philosophe avec des doigts de virtuose », a dit d'elle son maître et grand ami, Liszt, qui lui légua la plume dont il se servait toujours. Par un admirable redressement de volonté, à peine se vit-elle entravée dans l'exercice de son art que l'artiste se résolut à le professer.

Sa méthode d'enseignement, fondée sur des bases entièrement nouvelles, fut une véritable création. Dès que, par l'expérience même de sa carrière, elle acquit la conviction qu'une analyse du jeu artistique et des mouvements artistiques devenait indispensable, et qu'une pareille analyse ne pourrait être que scientifique, sa vie ne fut plus qu'une action concentrée vers ce but. Marie Jaëll se jette, à partir de ce moment, vers l'étude passionnée de la physiologie et de la psychophysiologie. A cette époque, le grand savant italien Enrico Morselli écrit dans la *Rivista Critica di opera di filosofia* : « Marie Jaëll a tracé une voie nouvelle à l'esthétique de la musique en prenant, comme point de départ, la pratique d'un instrument où elle s'est révélée maîtresse. » Et quand ses expériences scientifiques, appliquées à l'étude musicale, ont fait naître une pédagogie du mouvement, assise sur des bases incontestables, elle poursuit de plus belle ses études, ses essais, progressant toujours dans un ordre de recherches de plus en plus subjectives et transcendantes. Et c'est ainsi que s'est formée la série de ses œuvres imprimées : *La Musique et la Psychophysiologie* ; *Le Mécanisme du Toucher* ; *Les Rythmes du regard et la dissociation des doigts* ; *L'Intelligence et le Rythme dans les mouvements artistiques* ; *La Coloration des sensations tactiles* ; enfin, différents rapports ou essais, dont l'un, en collaboration avec Charles Féré et présenté à la Société de Biologie, sur *l'Influence des rapports des sons sur le travail*.

Il est certain que Marie Jaëll a fait faire un grand pas à la science de l'Art. Peut-être sa valeur n'a-t-elle pas été suffisamment reconnue à cause du caractère un peu spécial de ses travaux, joint à l'influence toute puissante de la tradition dans les milieux artistiques. Peut-être aussi a-t-elle commis la faute impardonnable de venir très en avance sur les idées et les préjugés de son temps. Elle laisse en tous cas des disciples passionnés et d'innombrables admirateurs de son enseignement et de son œuvre. — J. B.

§

Une protestation de l'Institut Pelman.

Paris, le 27 février 1925.

Monsieur,

Nous aurions laissé passer sans protester l'article écrit par M. Marcel Boll dans le numéro 640 (15 février) du *Mercure de France* s'il n'était pas de nature à discréditer notre enseignement. Nous faisons appel à votre impartialité pour publier cette réponse rectificative.

M. Marcel Boll ne connaît le Pelmanisme que par des brochures de propagande. Ce sont des bases fragiles d'appréciation pour un savant professeur.

Il assimile le Système Pelman à la Christian Science. Or les opinions religieuses de ceux qui ont pratiqué le Pelmanisme avec enthousiasme